

dit que c'était 80 cents. Je leur ai demandé quel en était le prix avant la politique nationale, et ils m'ont répondu que c'était \$1, ce qui faisait une diminution de 20 cents sur cet article.

Nous n'avons jamais vu le charbon à un prix aussi élevé qu'il était l'automne dernier à Québec; mais cela n'empêche pas l'importation du charbon, parce que nous agrandissons notre industrie, et qu'en conséquence la consommation est augmentée. On a dit que cette politique avait augmenté les taxes sur le peuple, mais en 1878 on a poussé le même cri, et pendant ce temps-là les ouvriers étaient dans la misère à Montréal et à Québec, parce qu'ils n'avaient pas d'ouvrage. Par cette politique nous leur avons donné les moyens de travailler et de gagner leur vie, et le résultat est que la masse du peuple est plus riche et plus heureuse.

M. McNEILL : Je ne veux pas prolonger le débat sur cette question, mais je désire faire une observation. Il me semble que si nous devons établir des fabriques de fer dans ce pays, le plus tôt nous commencerons le mieux ce sera; et je crois qu'un aperçu des effets de la politique qui a été suivie aux États-Unis — politique semblable à celle que propose l'honorable ministre des Finances — intéresserait peut-être la Chambre. En 1870, les États-Unis ne produisaient que 10,000 tonnes d'acier Bessemer; en 1877, le montant avait été élevé à 757,000 tonnes. Pendant la période entre 1868 et 1878, les prix sont tombés de \$158 à \$42 par tonne, la baisse étant continueuse entre ces deux dates. En comparant l'année 1880 avec l'année 1870, je trouve que la production a augmenté en Angleterre pendant ces années dans la proportion de 17 pour cent, tandis que dans les États-Unis elle a doublé.

Les États-Unis produisent actuellement plus d'acier Bessemer que tout autre pays au monde. Tel a été le résultat dans les États-Unis de la politique que l'on propose d'adopter ici en Canada; et je ne crois pas que personne ne considère comme bien mauvais pour le pays les résultats dont j'ai parlé.

Il y a eu une diminution constante dans le prix du fer produit dans les États-Unis. Le prix du meilleur fer laminé à Philadelphie, en l'année 1844, était de \$85.62 par tonne; en 1850, \$59 par tonne; en 1877, \$52 par tonne; tandis qu'en 1878 le prix est descendu à \$45 par tonne. De sorte que les Américains sont aujourd'hui maîtres de cette industrie, et ont en même temps leur fer à beaucoup meilleur marché qu'auparavant. Je crois que si l'adoption de cette politique produit des résultats semblables en Canada, le pays et la Chambre en seront très heureux.

M. WOODWORTH : Je n'aurais rien eu à dire dans ce débat, si ce n'eût été des remarques faites par l'honorable député de Norfolk (M. Charlton). Il me semble que nous avons assez entendu dire que le pays avait été trompé aux dernières élections générales. Ce sujet a été suffisamment discuté à tous les points de vue, et j'ai peine à croire que les députés de la gauche favorisent leur cause ou les intérêts du peuple, et qu'ils aident ce dernier à devenir plus riche et plus heureux en répétant continuellement que le pays s'en va à la ruine, ou que le peuple a été trompé.

J'ai beaucoup d'estime pour les honorables députés de la gauche personnellement; ils sont bons naturellement; mais lorsqu'ils parlent politique, vous croiriez qu'ils sont changés en pleureurs à gage, et que tout ce qu'ils voient à travers leurs lunettes est du caractère le plus pénible et le plus malheureux. On dit que dans l'ancien temps c'était la coutume d'engager des muets pour pleurer aux funérailles, ou des personnes que l'on supposait être muettes, mais lorsqu'elles retournaient chez elles ou dans les cafés après les funérailles, elles mangeaient et buvaient et étaient aussi joyeuses que n'importe quelle autre personne.

Aujourd'hui, dans cette Chambre, nous avons une masse compacte d'honorables députés siégeant à la gauche de l'Orateur, dont la besogne paraît être celle de pleureurs de pro-

fession, engagés pour l'occasion, et celui qui réussit à se composer la figure la plus triste est regardé comme le premier de sa classe. Ils sont très habilement conduits; mais n'est-il pas temps qu'ils abandonnent ce cheval de bataille, et qu'ils se joignent à nous pour travailler aux affaires du pays. S'ils ont quelque objection au tarif, ou à toute autre partie de la politique du gouvernement, qu'il fassent cette objection, mais qu'ils cessent de dire continuellement à la Chambre et au pays par la voie des *Débats* et des journaux, que ce pays est un endroit dont on doit s'éloigner. Je crois qu'ils sont dans l'habitude de lire la littérature la plus lugubre.

Un DÉPUTÉ : Les lamentations de Jérémie.

M. WOODWORTH : Oui les lamentations de Jérémie, peut-être; mais je crois qu'ils doivent aussi avoir lu "The Raven:"

The raven, never flitting,
Still is sitting, still is sitting
On the pallid bust of Pallas,
Just above their chamber door;
And his eyes have all the seeming
Of a demon that is dreaming,
And the lamp light o'er him streaming
Throws his shadow on the floor;
And their soul, from out that shadow
That lies floating on the floor,
Shall be lifted—never more!

J'ai demandé à la bibliothèque, l'autre jour, les poèmes de Byron, et j'ai constaté que le volume contenant le poème "Les Ténèbres" avait été pris par un député de l'opposition. Cet honorable député n'a pu parler, mais je n'ai aucun doute que :

He had a dream which was not all a dream :
The bright sun was extinguished, and the stars
Did wander darkling in the eternal space, &c.

L'honorable député n'a pas récité ces vers mot à mot, mais un membre de l'opposition a récité Sydney Smith sur la taxe, ou plutôt il l'avait écrit sur du papier-ministre et il nous l'a lu. J'ai été surpris lorsque je l'ai entendu, et j'ai cru qu'il parlait d'un auteur du nom de Smith; mais j'ai constaté bien vite qu'il nous lisait quelque chose que tout écolier sait par cœur, et que presque tous les députés de cette Chambre doivent alors avoir lu lorsqu'ils étaient à l'école. Mes honorables amis de la gauche paraissent aimer cette littérature, qui tend à les rendre malheureux, bien qu'il soit difficile de trouver une réunion d'hommes d'un caractère plus doux, plus sensible, plus joyeux ou plus généreux dans la vie privée. Mais pourquoi n'apportent-ils pas ce caractère en ce parlement? comment se fait-il qu'ils sont toujours comme en deuil et voient tout en noir? Pas un d'eux n'a un mot joyeux dans la Chambre. Comment espèrent-ils arriver au pouvoir? Est-ce en disant au peuple qu'il est aveugle, malade ou boiteux? Si vous répétez continuellement à un homme qu'il est malade, il finira par le croire. Dites à un homme: Vos yeux sont mauvais; vous devez être malade." "Non," répond-il, "je me sens assez bien." Un autre viendra et dira: "Votre peau est jaune; vous avez la jaunisse." "Non," répondra-t-il, "je me sens assez bien." Un autre arrivera à son tour et dira: "Vous paraissiez très mal." A moins d'une demi-heure vous mettez cet homme au lit.

Figurez-vous un homme assis à une table avec les honorables députés de la gauche, ayant la même mine qu'ils ont dans cette Chambre; ce serait suffisant pour devenir dyspeptique.

Je suis sérieux lorsque je demande aux honorables députés d'abandonner cet air triste. Rien n'est plus contagieux que le mauvais exemple, et rien n'influe plus sur le caractère qu'une chose continuellement répétée. Si vous rencontrez ces messieurs en dehors de la Chambre ou dans les rues, vous ne les voyez plus en deuil; on dirait que c'est un métier pour eux. Il faut ou les clôturer ou leur faire abandonner ce système; qu'ils critiquent honnêtement et impartialement les